

des lambeaux de souvenirs malheureux - leur instinct de survie ayant éradiqués les autres. Dondog seul semble avoir encore la force de se venger de ses délateurs, au sortir de décennies d'esclavage, mais sa mémoire n'a gardé que des noms sans visage, et la seule délivrance qu'il trouvera sera la mort...

On ressort effaré de ce roman, drôle à force d'horreurs, vivant au point de se réécrire en permanence, comme la mémoire ou le rêve. Les fantasmes cruels de Raspoutine semblent avoir fécondé les cauchemars de Staline pour enfanter ce monde abhumain, splendide d'abjection. Quand enfin le narrateur sort de la page pour faire subir à ses détenus de nouveaux sévices - c'est son dernier pouvoir, il en profite -, changer leur nom, les synthétiser et les dédoubler, c'est au Jean Genet de *Pompes Funèbres* qu'on pense. Volodine, un jour, aura aussi des milliers de lecteurs.

*Dondog*, de Antoine Volodine (Le Seuil, 366 pages, 20 €)